

NOS GÉANTES, NOS GÉANTS

LE FRANÇAIS AU QUÉBEC EN 22 DESTINS



LA BAGNOLE

Nos géantes, nos géants

Le français au Québec en 22 destins

Textes : Claudia Larochelle et Biz

Illustrations : Benoit Tardif

Sommaire

Introduction	6
Samuel de Champlain, par Biz	10
Nicolas Perrot, par Biz	20
Élisabeth Bégon, par Claudia Larochelle	28
Pierre-Stanislas Bédard, par Biz	36
Wolfred Nelson, par Biz	44
Le curé Labelle, par Biz.....	52
Calixa Lavallée, par Biz	60
Dorimène Desjardins, par Claudia Larochelle.....	68
Marie Lacoste-Gérin-Lajoie, par Claudia Larochelle.....	78
Lionel Groulx, par Biz	88
Émile Nelligan, par Claudia Larochelle.....	96
Jehane Benoît, par Biz.....	106
Marcelle Gauvreau, par Claudia Larochelle	114
Félix Leclerc, par Biz	122
Michel Chartrand, par Biz	130
Judith Jasmin, par Claudia Larochelle	138
René Lecavalier, par Biz	148
Camille Laurin, par Claudia Larochelle.....	156
Gaston Miron, par Claudia Larochelle.....	166
Naïm Kattan, par Claudia Larochelle	176
Myra Cree, par Claudia Larochelle	184
Nelly Arcan, par Claudia Larochelle.....	194
Références	202

JEHANE BENOÎT

Rock star de la cuisine québécoise

PAR BIZ

JEHANE



BENOIT

Madame Benoît,

Ça fait longtemps que je veux vous écrire. C'est que vous m'êtes à la fois familière et mystérieuse. Je vous connais parce que, comme bien des Québécoises dans les années 1970, ma mère avait votre livre de recettes dans sa cuisine. À l'époque, c'était LA référence. Tellement que je pensais que c'était le seul livre de recettes qui existait. Comme des millions de Québécois, vous m'avez nourri. Mais vous avez fait plus que ça.

À 17 ans, vous êtes partie seule étudier à Paris. Quand même, il fallait le faire. Respect pour l'audace. Moi, à 17 ans, j'habitais dans le sous-sol de mes parents à Québec. Vous rêviez d'être comédienne, mais vous avez finalement étudié la chimie culinaire à la Sorbonne, la prestigieuse université de Paris. Et là, c'est le coup de foudre pour une vocation. Vous auriez pu rester en France, alors plaque tournante de la cuisine mondiale, mais vous avez décidé de revenir au Québec pour partager votre savoir avec les femmes québécoises et canadiennes, autant en français qu'en anglais. À cette époque, la cuisine québécoise au quotidien, c'était pas mal steak haché, patates, carottes. Une cuisine familiale pas chère et peu diversifiée.

Vous êtes une cuisinière chevronnée doublée d'une entrepreneuse audacieuse. À une époque où la majorité des femmes travaillaient à élever des enfants et à tenir maison, vous n'avez pas eu peur de vous lancer en affaires. Au début des années 1930, vous avez ouvert une école de cuisine, Le fumet de la Vieille France. (Chapeau pour le nom, en passant.) En 1935, vous avez inauguré le Salad Bar, au centre-ville de Montréal, considéré comme le premier restaurant végétarien du Québec.

Vous n'avez jamais eu peur de foncer et d'innover. En 1955, vous avez donné un cours de cuisine devant 10 000 Québécoises au Forum de Montréal. Ça, c'est 25 ans avant Offenbach, reconnu comme le premier groupe rock québécois à se produire au Forum. Respect.

Véritable bible culinaire, votre *Encyclopédie de la cuisine canadienne* s'est écoulée à plus de 2 millions d'exemplaires en français et en anglais. Ça fait de vous l'auteure du livre québécois le plus vendu de tous les temps. Devant Michel Tremblay. Devant Ricardo. Respect.

Jusqu'à la fin de votre vie en 1987, vous êtes demeurée curieuse et ouverte aux innovations dans le domaine culinaire. Notamment en adaptant vos recettes pour le four à micro-ondes, apparu au Québec dans les années 1980. Vous possédiez vous-même plus de dix fours à micro-ondes.

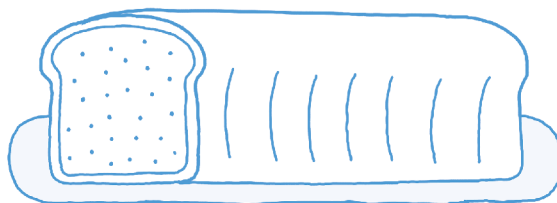
Vous avez animé des émissions de télé et collaboré avec des marques de toutes sortes. Soixante-quinze ans avant Elisabeth Rioux et Lysandre Nadeau, vous avez carrément été la première influenceuse québécoise.

Sur YouTube, on peut vous voir en action dans vos émissions de cuisine. J'adore votre langue chaleureuse, vos explications claires et surtout vos rrrroulés. Prrrofondément charrmant. Même une simple salade verte a l'air succulente entre vos mains. Vous nous donnez faim en nous ouvrant l'appétit pour mieux goûter notre langue. Dans une de vos capsules, j'ai appris que mélanger la laitue pour enrober les feuilles de vinaigrette, ça s'appelle « fatiguer la salade ». Quand la salade est complètement huilée, elle est fatiguée. J'adore.

Je voulais aussi vous remercier pour une dernière chose. En 2009, avec des amis, on a organisé le *Moulin à paroles* à Québec. Il s'agissait de commémorer les 250 ans de la bataille des plaines d'Abraham, prélude à la Conquête militaire britannique, en organisant une veillée de paroles relatant notre histoire nationale. Pour démontrer qu'on n'était pas morts, ou assimilés comme l'a voulu lord Durham, on a lu des textes au micro pendant 24 heures. Ça incluait des discours politiques, des analyses historiques, des poèmes, des chansons, des extraits de romans et de pièces de théâtre, mais aussi la préface de votre célèbre *Encyclopédie de la cuisine canadienne*. Ce texte fait partie de ce que j'ai lu de plus beau sur le Québec.

Vous y écrivez notamment : « Avons-nous une cuisine canadienne? Oui, mais nous avons surtout une cuisine du Québec. La cuisine d'un pays témoigne de sa géographie, de son histoire, de l'ingéniosité gourmande de son peuple et de ses atavismes. S'y ajoute une longue période de tâtonnements et d'expériences. » C'est tellement vrai. À travers l'histoire culinaire du Québec, c'est aussi notre histoire nationale que vous retracez. Les courges, le maïs, le sirop d'érable, les poissons et le gibier fumés des Premières Nations ; les crêpes au sarrasin et le pain de sol de Bretagne ; les cretons, les omelettes au lard et les crêpes du Poitou ; le canard aux pommes et la perdrix au chou de Normandie ; la cassonade, les puddings et la mélasse d'Angleterre : toute cette nourriture, ça dit qui on est collectivement et par où on est passés pour y arriver. Notre cuisine témoigne de notre territoire et de notre histoire. Pour le meilleur et pour le pire, on est ce qu'on mange, mais on mange aussi ce qu'on est.

Votre riche carrière, c'est plus que celle d'une cuisinière. Tout au long de votre parcours, vous avez voulu transmettre un savoir technique en privilégiant une cuisine locale et saisonnière, mais aussi en faisant connaître la cuisine du monde au Québec. Toujours avec le souci du mot juste, votre langue était soignée, mais facile à comprendre. Bien que précise et rigoureuse, vous avez toujours insisté sur l'importance de s'affranchir des recettes et de cuisiner selon nos goûts personnels. Grâce à vous, non seulement les Québécoises et les Québécois ont-ils appris à mieux se nourrir, mais ils ont aussi appris à mieux se connaître et à mieux s'aimer. Pour un peuple qui s'est trop longtemps cru né pour un petit pain, c'est pas rien.







Jehane Benoît en quelques dates clés

1904 Naissance de Jehane Patenaude à Westmount.

1920 Elle étudie à Paris à l'école Le Cordon bleu, puis en chimie alimentaire à la Sorbonne. Elle y découvre sa vocation.

1935 Elle ouvre un restaurant de cuisine santé, le Salad Bar. Il devient le premier restaurant végétarien de la province.

1947 Jehane, qui a pris le nom de son deuxième mari, Benoît, publie *Mes fiches culinaires*. On l'entend désormais trois fois par semaine à l'émission de radio *Fémina*.

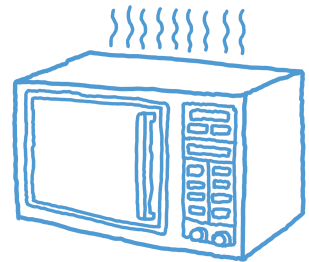
1952 Elle fait ses débuts à la télévision de Radio-Canada et de CBC.

1955 Elle donne une « classe d'un jour » de cuisine devant 10 000 personnes au Forum de Montréal.

1963 Publication de *L'encyclopédie de la cuisine canadienne*, 1056 pages écrites à Paris. Les ventes des éditions française et anglaise du livre totalisent 2 millions d'exemplaires, un chiffre jamais atteint par un autre auteur québécois.

1963-1980 Jehane Benoît continue d'apparaître régulièrement à la télévision, et sa célébrité est amplifiée par les annonces publicitaires auxquelles elle participe. Elle cherche aussi à faire connaître le nouveau four à micro-ondes, qui pourrait changer la vie des femmes.

1987 Jehane Benoît décède à la suite d'un infarctus.

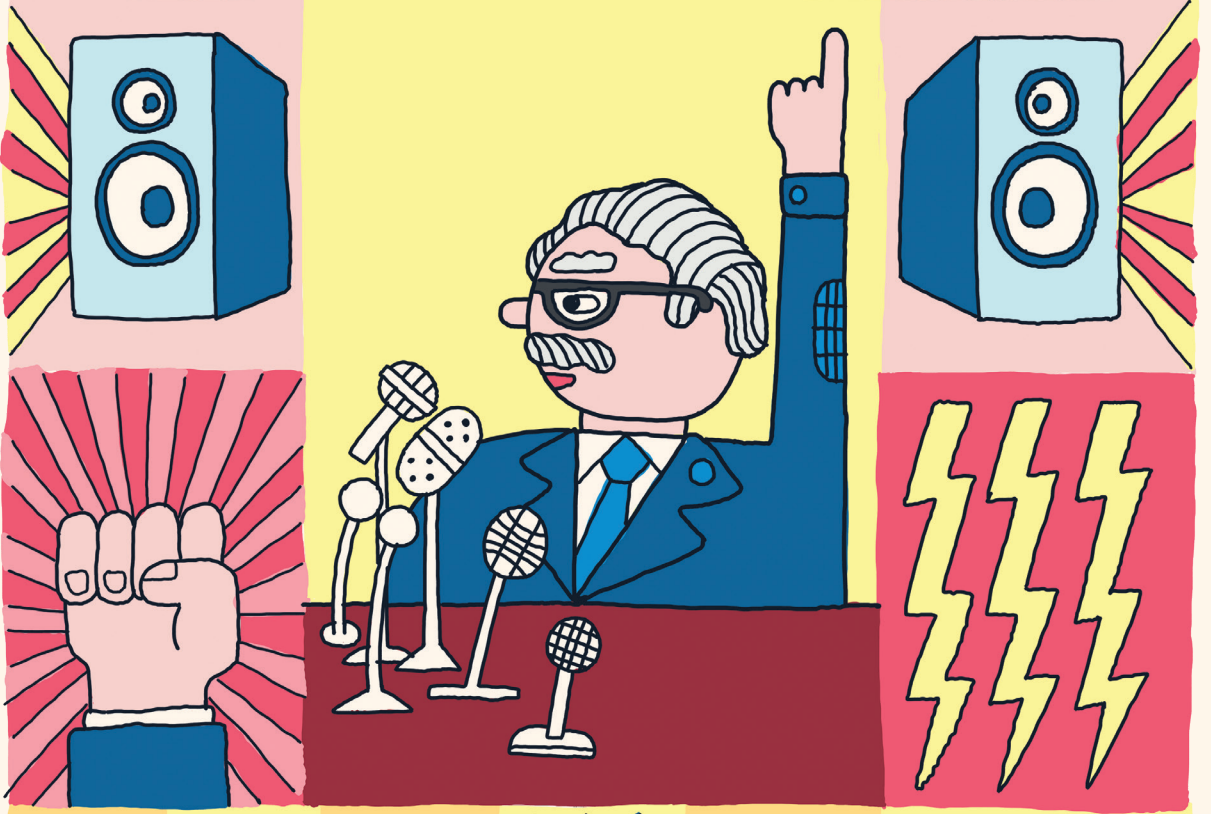


MICHEL CHARTRAND

Grande gueule au grand cœur

PAR BIZ

MICHEL



CHARTRAND



Quand je pense à Michel Chartrand, j'ai en tête une entrevue légendaire qu'il avait accordée à Radio-Canada en 1998. Le très sérieux chef d'antenne Bernard Derome demandait au syndicaliste de commenter en direct sa défaite lors l'élection provinciale. Toujours à défendre les droits du petit monde, comme à son habitude, Chartrand sacrait en tutoyant le pauvre Bernard.

À la fin de l'entrevue, le présentateur lui souhaite un heureux anniversaire pour détendre l'atmosphère. Du tac au tac, le bouillant syndicaliste lui réplique en pleine poire : « *Le human interest*, ça me fait chier. » Pantois, Derome brasse ses

papiers, avant de conclure avec un sourire nerveux : « Ah ben mon Dieu, hé là, là. Quelle table des matières vous avez. »

À 82 ans, le bonhomme était encore capable de brasser la cabane et d'ébranler les colonnes du temple. S'il tutoyait les puissants, c'est qu'il avait le plus grand respect pour les humbles.

Tout Chartrand est là. À 82 ans, le bonhomme était encore capable de brasser la cabane et d'ébranler les colonnes du temple. S'il tutoyait les puissants, c'est qu'il avait le plus grand respect pour les humbles. Et les ravages de l'exploitation de son peuple le rendaient bourru.

Brut de décoffrage, diraient les Français. Une poutre équarrie à la hache, que j'ajouterais, en tout respect. Une poutre, c'est parfois grossier, mais c'est solide. Ça peut plier mais sans jamais casser. Et ça supporte tout le poids de la charpente. Durant plusieurs années comme syndicaliste à la CSN (Centrale des syndicats nationaux), Michel Chartrand a soutenu de toute sa force les travailleurs québécois exploités par les grandes entreprises étrangères.

Né en 1916, Michel a grandi dans une famille nombreuse et très religieuse d'Outremont. Imprégné dès son jeune âge des valeurs chrétiennes de partage et de

charité, il devient moine à 17 ans et se retire à l'abbaye d'Oka. Imaginez : Michel Chartrand, l'homme de parole, au verbe franc et à la verve truculente, emmuré dans le silence et la prière... Comme sa voix nous aurait manqué... Heureusement pour les travailleurs du Québec, il sortira de son cloître en 1935. Dès lors, il met son désir de justice au service de multiples organismes catholiques pour la jeunesse, avant d'embrasser la cause syndicale, notamment comme représentant de la puissante CSN.

Les gagne-petit, les sans-grades, les laissés-pour-compte, qui constituaient la majorité des travailleurs du Québec dans les années 1950, tous ceux-là, Chartrand les aimait. Il s'est battu pour eux et avec eux jusqu'à son dernier souffle. Et quand on dit qu'il s'est battu, le mot n'est pas trop fort.

Ça joue dur au Québec dans les années 1950, 1960 et 1970. Pendant la grève de l'amiante en 1949, Chartrand est au front avec les mineurs en grève. Et du front, il en a. Au policier tremblant de nervosité qui le tient en joue avec son fusil, il lance : « Arrête de *shaker*, tu vas me manquer, crise. » Baveux et courageux. Tel qu'il a toujours été. Prêt à prendre une balle pour défendre les plus faibles.

Les gagne-petit, les sans-grades, les laissés-pour-compte, qui constituaient la majorité des travailleurs du Québec dans les années 1950, tous ceux-là, Chartrand les aimait

Chevalier de la justice sociale, Chartrand aura été de toutes les causes, de toutes les manifestations, de toutes les négociations. Les hivers n'étaient jamais trop froids et les étés jamais trop chauds pour l'empêcher de descendre dans la rue appuyer des travailleurs en quête de meilleures conditions de travail. Avec sa femme Simonne Monet (ardente militante pour les droits des femmes), il forme un duo de choc au service des Québécois. C'est d'ailleurs l'abbé Lionel Groulx, prof d'histoire de Michel, qui bénit leur union en 1942.

Comme d'autres meneurs syndicaux des années 1970, Chartrand a été emprisonné plusieurs fois. Fier et sans regret, il résume ainsi sa pensée : « Quand les

bandits sont au pouvoir, la place d'un honnête homme est en prison.» Détenu pendant quatre mois durant la crise d'Octobre, il fait partie des prisonniers politiques, arrêtés sans mandat, sur la foi de simples soupçons de sympathie avec le FLQ. Chartrand commente ainsi l'emprisonnement arbitraire du poète Gaston Miron : « Un pays qui renferme ses artistes et ses poètes, ou qui les force à s'exiler, ça fait la Grèce des colonels et l'Espagne de Franco. »

En plus des nombreuses revendications liées aux conditions de travail et au salaire, la langue a toujours été un cheval de bataille pour Chartrand. La santé des travailleurs étant directement liée à leur capacité de comprendre les directives et les consignes de sécurité, Michel Chartrand et la CSN se retrouvent au cœur des luttes linguistiques pour faire du français la langue de travail au Québec.

Il peut sembler paradoxal qu'un champion du français, fervent croyant de surcroît, s'exprime en sacrant comme un charretier, dans une langue populaire et colorée.

Dès 1971, il est déjà conscient de la précarité du français dans notre coin d'Amérique : « Si on n'a pas le courage de prendre les moyens nécessaires pour sauver la langue française, il faut avoir le courage de dire aux générations qui s'en viennent qu'on s'en va vers une assimilation nécessaire à brève échéance. »

Vers la fin de sa vie, il milite surtout pour un revenu minimum garanti par l'État québécois à chaque citoyen. Haut-parleur des plus pauvres, il aura fait résonner sa voix nasillarde et son rire espiègle sur toutes les tribunes. Jusqu'au bout, il aura fait enrager les dirigeants d'entreprise et les gouvernements (surtout celui de Duplessis) par son acharnement et sa capacité à mobiliser l'opinion publique en faveur des travailleurs. En catholique épris de partage et de charité, Chartrand a mis sa vie au service des autres.

Il peut sembler paradoxal qu'un champion du français, fervent croyant de surcroît, s'exprime en sacrant comme un charretier, dans une langue populaire et

colorée, que lui ont si souvent reprochée ses détracteurs. Mais comme dit le proverbe : quand le sage pointe la lune, l'idiot regarde le doigt. On pourrait ajouter : quand Chartrand pointe la pauvreté, l'idiot regarde la langue. Jamais simpliste sur le fond, le discours du syndicaliste a souvent été simple dans sa forme ; une façon de s'assurer que le peuple se reconnaisse dans sa voix.

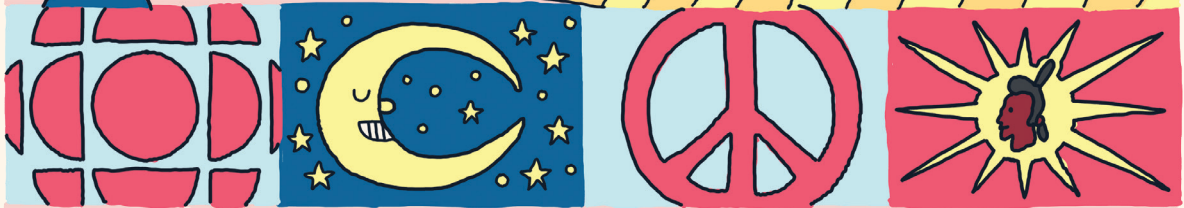
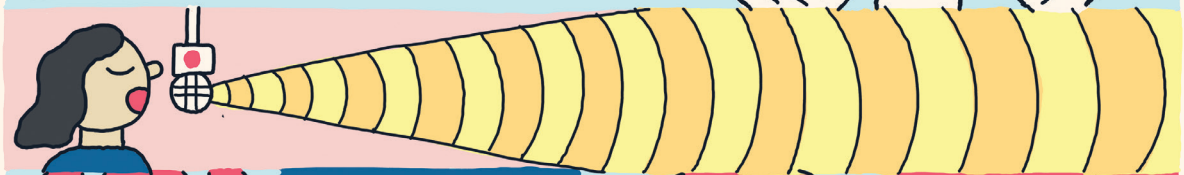
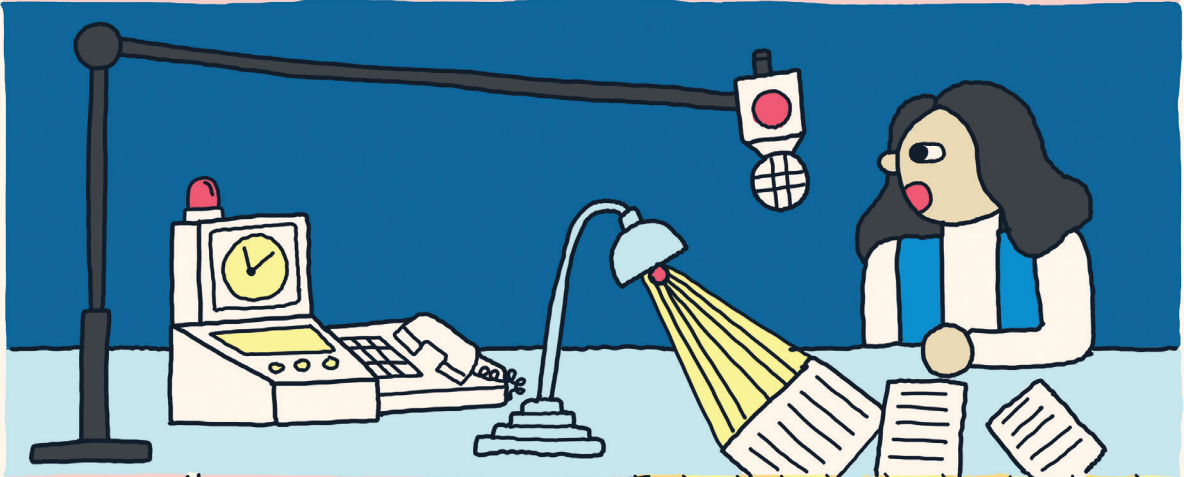


MYRA CREE

Artiste du micro

PAR CLAUDIA LAROCHELLE

MYRA



CREE

Il y a certaines voix éteintes que je paierais cher pour réentendre. Je m'en veux encore de ne pas avoir conservé dans mon cellulaire les messages vocaux de ma grand-mère maternelle : « C'est moi, ma p'tite, y'a rien d'neuf, rien d'important, rien de grave. Si tu as le temps, je suis au bout du fil. » Ça ressemblait toujours un peu à ça. S'il y a de ces voix porteuses de réconfort et d'amour, certaines donnent carrément la trouille, et d'autres des maux de tête ou la nausée ! En contrepartie, il y a tant de voix québécoises qui m'enchantent, surtout à la radio. Quand j'avais à peu près ton âge, c'est celle de Myra Cree que j'aimais entendre dans le petit radio-réveil de mes parents.

Son vocabulaire riche, son français impeccable et le grain de sa voix, un peu usée par la cigarette, avaient du panache. Cette Myra Cree appartenait à la catégorie de femmes auxquelles je voulais tant ressembler plus tard. Je suis devenue « grande » à mon tour, et je me rends bien compte, quand je suis au micro de la station où elle a fait carrière, que je n'ai pas son magnétisme. Au moins, j'ai le privilège de pouvoir te la présenter. J'espère te la rendre aussi passionnante qu'elle a dû l'être pour celles et ceux qui l'ont mieux connue que moi. Myra Cree s'est éteinte d'un cancer à 68 ans, chez elle à Oka, en 2005. J'aurais tellement aimé pouvoir écouter encore, avec mes oreilles d'adulte cette fois, la rigoureuse travaillante qu'elle était commenter les sujets d'actualité, parler à cœur ouvert comme elle le faisait si bien, souvent avec humour et avec un supplément d'âme. « On ne s'invente pas un personnage... Je crois que la radio est pour moi un miroir et ça reflète qui je suis et les gens qui voient en moi les échos de ce qu'ils sont », a-t-elle raconté un jour en entrevue. Bien sûr, je tente de m'en souvenir chaque fois que je prends la parole à la radio : rester soi-même, aspirer à l'authenticité.

Née en 1937 dans la communauté mohawk d'Oka-Kanesatake, Myra est la fille du grand chef Ernest Cree et de Georgiana Johnson, et la petite-fille du grand chef Timothy Ahiron. Elle est loin de se douter que c'est dans le sous-sol de l'ancienne tour marron de Radio-Canada, à Montréal, qu'elle passera l'essentiel de sa carrière. C'est à partir de l'un des studios de cette tour que sa voix parvenait aux auditeurs, c'est là que sa renommée s'est construite.

Quand j'ai su que celle qui maniait aussi bien notre langue était au départ anglophone (elle a appris le français sur les bancs de l'école de la congrégation de Notre-Dame), mon estime pour elle s'est transformée en coup de foudre. Quant à la langue mohawk, elle n'a hélas pas eu l'occasion de l'apprendre. C'est en français qu'elle s'exprimait avec la voix du cœur et livrait ses histoires qui faisaient vivre toutes sortes d'émotions aux auditeurs.

Quand j'entends certains animateurs et chroniqueurs massacrer le français en ondes, manquer de rigueur et de personnalité, je me dis qu'ils auraient dû prendre Myra Cree pour modèle. Avec elle, la moindre anecdote devenait une épopée. Audacieuse et assumée, Myra ne s'empêchait pas de dire ce qu'elle pensait... sans tourner sa langue sept fois dans sa bouche. À propos de la rencontre historique entre la gouverneure générale du Canada Jeanne Sauvé et le pape Jean-Paul II lors de sa visite au pays en 1984, elle a déclaré en direct à la radio d'État : « Si je ne craignais de me faire taxer d'irrespect, je dirais qu'ils forment un bien beau couple, au plan de la pensée. » Si elle avait été à l'école, ce commentaire lui aurait valu quelques jours de suspension !

Quand j'ai su que celle qui maniait aussi bien notre langue était au départ anglophone (elle a appris le français sur les bancs de l'école de la Congrégation Notre-Dame), mon estime pour elle s'est transformée en coup de foudre.

Myra Cree en aura quand même payé le prix : ses patrons suspendent son salaire pendant un mois, puis l'envoient faire un séjour dans une cabine au sous-sol de la tour. Elle doit entrer en ondes en cas de problèmes de diffusion, pour dire aux

auditeurs de ne pas ajuster leur appareil, et leur annoncer que la programmation régulière reprendrait sous peu. On lui demande aussi de présenter des publicités comme celles du bon Docteur Baignoire qui sait si bien réémailler les bains... La journaliste Solange Gagnon, sa compagne jusqu'à son décès, a confié qu'elle n'avait ressenti aucune frustration chez Myra lors de sa punition temporaire. Ce

Souvent, ce sont nos plus grandes peines qui nous permettent d'évoluer. Sa plus grande souffrance a lieu en 1969, lorsque six ans après son mariage, le père de ses quatre enfants décède dans un grave accident de voiture. Elle est alors âgée de 32 ans.

séjour au sous-sol n'a pas ébranlé sa vocation pour le métier de la radio. Une profession vers laquelle elle s'est tournée après deux ans en enseignement aux enfants, vers 1958, un passage court, mais suffisamment long à ses yeux pour lui faire réaliser que là n'était pas sa voie.

En faisant ses débuts à la station de radio CKRS-Jonquière en 1960, puis à la télévision de Sherbrooke sous le pseudonyme de Myra Morgan, elle se sent immédiatement dans son élément. Mais la jeune animatrice ne serait peut-être jamais devenue la grande humaine qu'elle était sans les

bouleversements majeurs qui ont chamboulé son existence. Souvent, ce sont nos plus grandes peines qui nous permettent d'évoluer. Sa plus grande souffrance a lieu en 1969, lorsque six ans après son mariage, le père de ses quatre enfants décède dans un grave accident de voiture. Elle est alors âgée de 32 ans. Au sortir de ce deuil, elle formera une nouvelle famille avec Solange.

Myra trouve la force de reprendre le travail deux ans plus tard, d'abord à la radio de Radio-Canada, puis à la télévision. La qualité de son travail et de son expression orale est telle qu'elle sera promue, en 1976, chef d'antenne du *Téléjournal* la fin de semaine. En plus d'être la première femme à avoir occupé ce poste d'envergure, elle est aussi la première Autochtone à l'avoir obtenu. C'est loin d'être banal ! On lui confie ensuite pendant quatre ans l'animation de l'émission d'information religieuse *Second regard*, où elle fait preuve d'un sens critique qui ne plaît pas à tous. Son mérite est malgré tout reconnu : en 1981, elle reçoit le

prestigieux prix de journalisme Judith-Jasmin. Quelques années plus tard, Myra Cree retourne à la radio, où elle s'épanouit pleinement à la barre de *L'embarquement pour si tard*, une émission nocturne qui mise sur sa personnalité hors du commun et lui permet de déployer tout son charisme.

Parmi les faits saillants de sa carrière, elle est aux premières loges pour commenter la fameuse crise historique d'Oka, en 1990. Des Mohawks Warriors y défendent alors une pinède et un cimetière menacés par le développement d'un golf, tenant tête à l'armée. Cette crise, qui a bouleversé le Québec, entraîne chez Myra une véritable prise de conscience. Par la suite, que ce soit en apportant son soutien au festival Présence autochtone et à l'organisme Terres en vues, ou en participant à un ouvrage collectif sur les langues autochtones, elle s'implique durablement dans cette cause qui la ramène à ses origines. Parmi ses autres accomplissements notables, elle se joint à la Fédération des femmes du Québec en 1996 pour faire avancer la cause de l'équité salariale. Merci, Myra ! Jusqu'à sa retraite en 2002, elle est à la barre de l'émission *Cree et chuchotements* à la radio de Radio-Canada.

En réécoutant des épisodes, je constate à quel point ses commentaires sont encore actuels, justes et lucides. Précieux aussi pour nous, les femmes, qui devons continuer à lutter pour nous tailler une place, dans les médias comme partout ailleurs. Il faut se souvenir de la magnifique Myra. À travers sa voix, c'est un peu comme si je retrouvais celle de ma grand-maman... et qu'elle me donnait une petite poussée dans le dos pour me permettre d'aller encore plus loin.

Parmi les faits saillants de sa carrière, elle est aux premières loges pour commenter la fameuse crise historique d'Oka, en 1990. Des Mohawks Warriors y défendent alors une pinède et un cimetière menacés par le développement d'un golf, tenant tête à l'armée.





NOS GÉANTES, NOS GÉANTS

Samuel de Champlain, Nicolas Perrot, Élisabeth Bégon,
Pierre-Stanislas Bédard, Wolfred Nelson, Antoine Labelle,
Calixa Lavallée, Dorimène Desjardins, Marie Lacoste-
Gérin-Lajoie, Lionel Groulx, Émile Nelligan, Jehane Benoît,
Marcelle Gauvreau, Félix Leclerc, Michel Chartrand,
Judith Jasmin, René Lecavalier, Camille Laurin,
Gaston Miron, Naïm Kattan, Myra Cree, Nelly Arcan



Dans les mots rythmés de Biz et ceux, tendres et généreux, de Claudia Larochelle s’anime une mosaïque de 22 destinées remarquables, magnifiée par le style coloré de l’illustrateur Benoit Tardif. Les auteurs racontent à leur manière les faits et gestes de personnages plus grands que nature ayant joué un rôle marquant dans la défense et la valorisation de notre langue commune : le français.

